



Revue des études slaves

XC 1-2 | 2019
Les révolutions russes de 1917
Enjeux politiques et artistiques

Introduction. Les révolutions russes de 1917 : enjeux politiques et artistiques

Marie-Christine Autant-Mathieu et Aleksandr Lavrov



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/2610>
DOI : 10.4000/res.2610
ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2019
Pagination : 9-15
ISBN : 978-2-7204-0560-0
ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Marie-Christine Autant-Mathieu et Aleksandr Lavrov, « Introduction. Les révolutions russes de 1917 : enjeux politiques et artistiques », *Revue des études slaves* [En ligne], XC 1-2 | 2019, mis en ligne le 20 juillet 2020, consulté le 09 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/2610> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.2610>

Revue des études slaves

LES REVOLUTIONS RUSSES DE 1917 : ENJEUX POLITIQUES ET ARTISTIQUES

L'étude des révolutions de février et octobre 1917 a subi de profonds changements en Russie, tout d'abord avec la disparition presque totale d'une « politique de l'histoire ». En témoigne, par exemple, la suppression du jour férié commémorant le soulèvement du 25 octobre (le 7 novembre dans le calendrier actuel), remplacé par le « jour de l'unité nationale » (4 novembre) qui rappelle la libération de Moscou par la Seconde coalition (*vtoroje opolčenie*) en 1612¹. Le réexamen de l'année 1917 et du contexte plus large dans lequel elle s'inscrit suscite deux observations.

La première porte sur la relève qui s'est produite dans la recherche. La génération qui a dominé les débats à partir des années 1960 n'occupe plus le devant de la scène. Ses représentants qui partageaient l'espoir, ou la grande illusion, d'un retour aux principes de la révolution, censés avoir été trahis dans les années 1920-1930 ont souvent cherché à déterminer le moment où la « bonne voie » a été abandonnée et ont parfois succombé à la théorie du complot.

La seconde est la tendance à la « désidéologisation ». Il ne faut plus forcément choisir entre Février et Octobre et il est plus aisé de s'intéresser à la durée, autrement dit d'envisager la continuité révolutionnaire de 1917. C'est ce que laisse entendre le titre d'une série publiée par les éditions de l'Université pédagogique russe de Saint-Petersbourg : « La Révolution russe de 1917 : nouvelles approches »².

Pour Jörg Baberowski, ce n'est pas Octobre, mais Février qui est présenté comme le point de non-retour, le moment où la rupture avec la droite est consommée et où toute l'œuvre institutionnelle de l'Ancien Régime, y compris les gouverneurs, les institutions de justice et d'autogestion, le parlement et les lois fondamentales, disparaissent définitivement³. Le résultat est une régression (ou une « archaïsation momentanée ») de la société. La force logique de cette

1. Sur l'interaction entre la politique de mémoire et l'historiographie, voir B. Kolonitskii, « Russian Historiography of the 1917 Revolution : New Challenges to Old Paradigms ? », *History & Memory*, vol. 21, n° 2, 2009, p. 34-59.

2. *Революция 1917 года в России : новые подходы и взгляды*, Sankt-Peterburg, 2009. Voir aussi Nicolas Werth, *les Révolutions russes*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2017 ; Alexandre Sumpf, *1917. La Russie et les Russes en révolution*, Paris, Perrin, 2017.

3. Jörg Baberowski, *Verbrannte Erde. Stalins Herrschaft der Gewalt*, München, C. H. Beck, 2012, p. 49.

argumentation est évidente, même si l'on peut faire des objections de détail. Le fait que cette approche apparaisse simultanément au sein de plusieurs historiographies nationales, sans qu'elles communiquent particulièrement entre elles, prouve qu'il ne s'agit pas d'une mode historiographique, mais d'une réponse à un réel défi.

Si les historiens et les linguistes ont tendance à opposer, à l'idée d'une rupture radicale, une autre lecture des événements, en s'appuyant sur les discours politiques souvent formés sous l'Ancien Régime, du côté de l'histoire culturelle, de la création littéraire et artistique, la notion de « continuité dans les ruptures de 1917 » est moins étudiée, et mérite d'être interrogée notamment dans certains domaines comme le théâtre ou le cinéma qui ont été utilisés par les bolcheviks comme des outils de propagande et d'éducation de masse. À cet égard, l'attitude d'un Majakovskij, pressé de renoncer à ses positions futuristes jugées trop élitistes ou celles d'un Mejerxol'd, quittant la direction artistique des théâtres impériaux pour devenir le héraut de « l'Octobre théâtral » ou encore les trains et les bateaux d'agitprop qui sillonnent le pays pour trans/former les paysans, artisans ou ouvriers à 80 % analphabètes en « hommes nouveaux » sont des exemples bien connus⁴. La création du commissariat à l'Instruction publique fin 1917 qui chapeaute dès le départ l'éducation et les arts est le signe d'une instrumentalisation de la création littéraire et artistique qui n'existait pas jusque-là. À la tête de cette institution-clé dans la politique culturelle bolchevique, Anatolij Lunačarskij incarne la transition sans rupture radicale, la modération dans la révolution, la conservation du patrimoine, tout en appelant la création de nouvelles formes⁵. On le trouve également impliqué dans les projets de culture prolétarienne, impulsés par Aleksandr Bogdanov depuis les années 1910. D'autre part, pour attirer les masses, les acteurs de la culture et de la propagande bolcheviques feront appel à des représentations traditionnelles, celles du *lubok* et de l'icône, et aux formes littéraires populaires ou religieuses, du reste déjà présentes dans les avant-gardes. Création *ex-nihilo* ? Récupération et réorientation des formes anciennes ? Le dialogue entre l'ancien et le nouveau, la permanence dans les changements affichés se poursuivra, en Russie soviétique, après 1917 jusqu'au milieu des années vingt.

Nos réflexions s'inscrivent dans la « nouvelle histoire culturelle » telle qu'elle se manifeste, principalement dans les travaux de Boris Kolonitskii et d'Orlando Figes. Ces historiens voient dans la « sous-culture révolutionnaire clandestine » la source principale des rituels et des pratiques caractéristiques de la Russie entre les deux révolutions, en soulignant que cette sous-culture est

4. *Le théâtre d'agitprop de 1917 à 1932*, t. 1 et 2, Lausanne, L'Âge d'Homme – La Cité, 1977 ; *le Spectacle de la Révolution. La culture visuelle des commémorations d'Octobre*, sous la dir. de G. Haver, J.-F. Fayet, V. Gorin et E. Koustova, Lausanne, Antipodes, collection Univers visuels, 2017.

5. A. Lounatcharski, *Théâtre et révolution*, Paris, Maspero 1971 ; Léon Trotsky, *Littérature et révolution*, Paris, Julliard, 1964 ; Sheila Fitzpatrick, *The Commissariat of Enlightenment: Soviet Organization of Education and the Arts Under Lunacharsky October 1917-1921*, Cambridge, University Press, 1971, rééd. 2002.

l'un des principaux éléments de continuité culturelle autour de 1917⁶. Elles relèvent aussi de l'anthropologie et de la sociologie de la violence qui, au cours des dernières décennies, ont tenté d'expliquer non seulement les révolutions de 1917, mais aussi leurs développements ultérieurs. Ainsi que l'ont démontré George Mosse et Vladimir Buldakov, la violence se nourrit d'elle-même dans une société qui a été brutalisée par la guerre⁷. Les leaders et les partis politiques ne peuvent que canaliser cette violence, mais la force, le volume et la périodicité de ses éruptions sont hors contrôle⁸.

*
* *

Les textes ici réunis proposent de nouvelles pistes de recherche et des synthèses de travaux portant sur les événements de 1917 : ils offrent ainsi un large éventail de lectures de cette période et fournissent des clés pour l'appréhender⁹.

Les enquêtes lancées pour évaluer la résonance de 1917 dans la Russie d'aujourd'hui montrent que l'absence de célébration officielle provient de la volonté de rassembler les citoyens autour d'une mémoire apaisée afin de renforcer la cohérence nationale. La méconnaissance de l'histoire (confusion des événements de 1905, de février et d'octobre 1917), l'indifférence à l'égard de cette révolution (la victoire de 1945 semble davantage se prêter à des rassemblements festifs) et un « consensus antirévolutionnaire » ont contribué à rendre la commémoration du centenaire « gênante » (B. Kolonitskii et M. Matskevich). Le manque de connaissance historique est renforcé par un brouillage des repères commémoratifs : les héros d'autrefois tombent de leur piédestal et c'est un nouveau panthéon qui se met en place depuis 1991 en englobant les vaincus de la révolution et de la guerre civile. L'église orthodoxe joue un rôle important dans cette réhabilitation (fête des nouveaux martyrs, canonisation de la famille impériale) et le pouvoir poutinien joue la carte de la réconciliation pour renforcer l'unité nationale autour d'une Russie forte, capable de surmonter les divisions héritées de son passé (P. Gonneau).

La relecture des événements historiques de 1917 et l'étude de leur réception dans la vie sociale, privée et dans l'imaginaire permettent de faire apparaître de nouveaux points de vue.

6. Orlando Figes, Boris Kolonitskii, *Interpreting the Russian Revolution. The Language and Symbols of 1917*, New Haven – London, Yale University Press, 1999.

7. George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette littéraires, 1999.

8. Vladimir Buldakov, *Красная смута : природа и последствия революционного насилия*, Moskva, ROSSPËN, 1997 (rééd. 2010).

9. Ils sont issus pour l'essentiel d'un colloque international, organisé par la composante CIRRU de l'équipe Eur'ORBEM (CNRS/Paris Sorbonne, UMR 8224) avec le soutien du CEFR de Moscou, les 21-23 septembre 2017 et intitulé « Les révolutions russes de 1917. Le chantier d'une nouvelle culture ? Discours, langages et enjeux artistiques. » [Ce fascicule a bénéficié d'une subvention du FIR de la Faculté des lettres Sorbonne Université.](#)

Un premier sujet de débats est la question de la paix ou de la guerre (le défensisme) après février 1917, pivot de la politique de tous les partis en présence dont dépendent les réformes politiques, sociales, agraires. Des quatre options qui s'offrent : défensisme, guerre révolutionnaire, soulèvement, paix séparée, c'est à la dernière que se rallièrent les partis représentés au comité panrusse des soviets. Le traité de paix apparut comme le seul moyen de réunir les camps socialistes pour construire une société nouvelle, même si nombre de bolcheviks en décembre 1917 préféraient l'autre option : celle de la guerre révolutionnaire contre les capitalistes (L. Häfner).

La célébration du 1^{er} mai 1917 porta l'espoir d'une grande révolution nationale, sans divisions de classe, sans violence. Si elle resta dans les souvenirs comme un grand moment de liesse, la célébration portait en elle des tensions (sur les questions de la guerre, de la fraternisation, du rattrapage d'un jour chômé) et fut un thermomètre de la vie politique dont les divergences éclatèrent deux jours plus tard, attisées par la position défensiste de Pavel Miljukov (E. Koustova).

Sous l'effet des bouleversements révolutionnaires depuis 1905, la langue russe évolua : création de mots nouveaux, emprunts à des langues étrangères, transferts d'une sphère d'activités à une autre, sigles et abréviations, nouvelles expressions, modifications phonétiques et syntaxiques. La mixité sociale engendra une hétérogénéité des parlars qui affectèrent la parole mais aussi l'écrit. Ces modifications générèrent des craintes, quant à la pérennité de la norme de langue. Aussi, dans l'orbite de la révolution russe, ont été conçues des instructions relatives aux usages linguistiques qui finiront par constituer une véritable politique linguistique (S. Archambault). Les supports de la propagande écrite préférèrent le vocabulaire religieux à la langue littéraire ou populaire et utilisèrent des néologismes formés sur le slavon. Les partis de droite (l'Union du peuple russe) comme de gauche (les bolcheviks) recoururent à ce vocabulaire archaïque et religieux, imitant parfois le style des prophéties, afin de toucher très largement les populations, en particulier les paysans, pour lesquels il était familier (A. Pletneva).

De son côté, la littérature politique de masse se lança dans l'explication du nouveau vocabulaire, engendré par les révolutions et tenta d'exposer les enjeux des débats, en particulier en ce qui concerne les différentes conceptions de l'autonomie. Toutefois, il est difficile de mesurer le poids, dans la diffusion des idées, de ces brochures de vulgarisation, rédigées par des intellectuels souvent peu au fait des revendications des populations et enclins au paternalisme élitiste (M. Tissier).

Octobre a souvent été considéré comme le point de départ d'une refonte de la vie sexuelle. En réalité, la construction d'une nouvelle culture sexuelle a commencé bien avant, même si les droits des femmes ont progressé dès février 17. La vision de classe de Aron Zalkind qui soumet la vie sexuelle des femmes aux

besoins du collectif sera préférée par les Soviétiques à la voie libertaire proposée par Aleksandra Kollontaj. Mais les projets furent plus radicaux que les conduites. Si les femmes acquirent une égalité des droits, en revanche, leur vie familiale et sexuelle ne connut pas la libération annoncée (N. Pushkareva en collaboration avec I. Pushkareva et N. Mitsiouk).

Dans l'imaginaire collectif russe, la révolution de 1917 a largement fait écho à la Révolution française de 1789 (et à un moindre degré à 1848 et à la Commune de Paris), ce qui la situait dans une perspective d'histoire universelle. Mais 1917 a été aussi rapportée à l'histoire russe du Temps des Troubles. Dans ce cas, hommes politiques, écrivains, historiens voient 1917 comme une révolte violente conduisant à la ruine et inhérente au destin national, fait de cataclysmes cycliques (C. Depretto). En revanche, pour les jeunes écoliers ou soldats qui grandirent et se formèrent au moment de la révolution, Octobre semble avoir été vécu et assimilé au quotidien, sans glorification ou rejet, comme en témoignent certains journaux intimes, lettres et chansons de soldats (A. Liarskii)

Quelles ont été les retombées des révolutions russes dans la vie culturelle et littéraire ?

La redéfinition d'une nouvelle culture, née de la révolution a été au cœur de tous les débats.

La culture prolétarienne s'est forgée au sein du Proletkul't, sous l'autorité de l'un de ses théoriciens, Aleksandr Bogdanov. Emanation de la classe ouvrière, soudée par une expérience collective du travail, par un sens de la solidarité ignoré de la bourgeoisie, cette nouvelle culture doit engendrer une conscience de classe, indispensable pour conquérir l'hégémonie politique. Tout un réseau d'outils d'information et de formation se met en place dès la fin des années 1900, et en 1917, le Proletkul't devient le laboratoire d'une pure idéologie prolétarienne qui se définit par un collectivisme intégral et des modes d'organisation plus que par une esthétique (J. Scherrer).

Le néo-populisme, représenté par le poète Nikolaj Kljuev, vise aussi la formation d'une conscience sociale, mais au sein de la paysannerie. Partageant avec le Proletkul't le rejet de la culture « bourgeoise », intellectuelle, Kljuev définit la culture paysanne comme l'âme du peuple, mais hésite entre deux visions du paysan. L'une, idéalisée, cosmique et l'autre ancrée dans les réalités du quotidien. Soumis à de mauvais instincts, le peuple doit être éduqué, éveillé artistiquement et moralement. En prônant la mise en place de rituels communautaires iconoclastes et en rejetant une civilisation industrielle très mécanisée, les néo-populistes se trouvent en porte à faux à la fois avec la masse paysanne attachée au respect des traditions religieuses et avec les projets bolcheviques, appuyés sur la dictature du prolétariat (D. Sinichkina).

La restructuration des réseaux institutionnels de la culture et leur composition sont de bons indicateurs des ambitions, des priorités et des compromis qu'il fallut faire.

La protection et l'entretien des théâtres impériaux, malgré la pression de la gauche réclamant la fermeture de ces bastions de l'art bourgeois, entraîna de lourdes charges financières que le gouvernement peina à assumer. Les revendications d'autonomie, unanimes après février, furent de plus en plus étouffées par les difficultés matérielles, encore accrues par la guerre civile. L'autogestion, si espérée en 1917, céda la place à la nationalisation en 1919 jugée comme un mal nécessaire : par les compagnies qui purent survivre grâce aux subventions, en dépit de contrôles de plus en plus envahissants, et par les bolcheviks qui engloutirent des millions de roubles mais sauvèrent de la débâcle de prestigieux monuments du patrimoine russe (M.-C. Autant-Mathieu).

L'engagement de Vasilij Kandinskij au commissariat à l'Instruction publique où sa participation à la fondation de la GAXN (Gosudarstvennaja Akademija Xudožestvennyx Nauk, Académie d'État des sciences de l'art) et son rapprochement du constructiviste Aleksandr Rodčenko font apparaître que les artisans des premiers chantiers de l'Instruction publique n'ont pas été exclusivement des artistes de l'avant-garde de gauche. L'apolitisme de Kandinskij, la modération de Vladimir Maškov ou d'Aristarx Lentulov prônant la liberté de l'art coexistent avec l'engagement de ceux qui se mettent au service de la révolution. Jusqu'en 1921, Kandinskij apportera sa collaboration dans les domaines de la pédagogie de l'art et de la réforme des musées. Il part à Berlin au moment où l'Institut de la culture artistique et la section des arts plastiques (IZO) passent aux mains des productivistes (N. Podzemskaja).

Le positionnement des écrivains et des artistes, majoritairement acquis à l'idée d'un nécessaire bouleversement socio-politique, se radicalisa après Octobre. Ceux qui réclamaient une liberté de création sans contraintes, apolitique, permettant de secouer la routine des traditions, s'opposèrent aux plus radicaux, qui s'engagèrent aux côtés des bolcheviks pour créer un homme nouveau en faisant du passé table rase. Le mot liberté, sur toutes les lèvres, prit des sens bien différents. Pour certains poètes, comme Velimir Xlebnikov, le projet d'autonomie absolue du verbe poétique – pendant de l'abstraction picturale – devait s'accommoder des nouveaux objectifs de la culture. Le mot, « libéré » de la signification, devenait performatif et engageait de ce fait l'artiste en le plaçant au cœur des arts en révolution (L. Jurgenson). L'avant-garde se lança dans les expérimentations les plus radicales. Mais l'affrontement entre l'ancien et le nouveau, qui en 1917 promettait la victoire aux plus radicaux, se solda par la progressive réhabilitation et résurgence des formes passées. L'exemple du *Revizor* de Gogol', monté par deux ténors de la gauche, le metteur en scène Vsevolod Mejerxol'd en 1926 et le poète transrationnel Igor Terent'ev en 1927 en est la preuve. En opposant au chef de « l'Octobre théâtral » une version scénique bien plus iconoclaste que la sienne, Terent'ev reprochait à Mejerxol'd son renoncement à une révolution des formes. Mais en 1927, révolutions esthétique et politique divergeaient et désormais pour les responsables de la politique culturelle, le contenu, le message, importait plus que la forme (J.-P. Jaccard).

Le cinéma intégra progressivement le passage de l'ancien au nouveau, en passant par l'imitation et le recyclage des genres, styles, personnages et vedettes du passé ; par la destruction du vieux langage par le retournement des formes anciennes : le corps, ses attitudes, ses mouvements, ses relations à l'espace, cristallisèrent l'inversion des codes gestuels. Enfin, le cinéma soviétique proposa peu à peu un type d'homme nouveau pour lequel une pédagogie de l'hygiène, des comportements en groupe, de la cadence physique était calquée sur le modèle militaire et gymnique (O. Bulgakowa).

À cet ensemble, s'ajoute une réflexion sur la terreur comme rouage de l'histoire. Il a fallu au philosophe Alexandre Kojève l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale qu'il traverse en exil en France pour relier son expérience traumatisante des années 1917-1920 en Russie à une réflexion d'inspiration hégélienne qui entend l'Histoire comme une lutte à mort entre les « maîtres » et les « esclaves ». Kojève distingue un crime « commis intentionnellement comme tel » d'un crime « commis pour le bien commun ». Pour lui, le conflit de l'homme et de la société est inévitable, ce qui crée une impasse éthique : « c'est dans et par la Terreur que la liberté se propage dans la société ». Kojève n'approuve pas la Terreur, mais prend conscience de son caractère historique nécessaire : elle ne s'arrêtera que lorsque « cessera la peur de la mort. » (D. Tokarev).

On trouvera, pour finir, un article consacré au maître des études slaves en France, André Mazon (1881-1967) et à son activité pendant la Première Guerre mondiale. Sur la base d'archives inédites, l'étude dévoile un aspect peu connu de sa carrière, ses années de service dans l'armée d'Orient (1915-1917) qui jettent une lumière nouvelle sur sa mission militaire dans la Russie révolutionnaire de 1918 (L. Warchol).

Marie-Christine AUTANT MATHIEU

Aleksandr LAVROV

